

Recherches sociographiques



Ronald GAREAU, *Travailler pendant les études au cégep, rapport d'enquête*

Madeleine Gauthier

Volume 32, numéro 2, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056629ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056629ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauthier, M. (1991). Compte rendu de [Ronald GAREAU, *Travailler pendant les études au cégep, rapport d'enquête*]. *Recherches sociographiques*, 32(2), 294–295. <https://doi.org/10.7202/056629ar>

Devant une situation de chômage qui tend à se généraliser pour un groupe d'âge, trois types de comportement peuvent apparaître [...] Les données de l'Enquête sur l'activité ne permettent pas d'illustrer ces diverses manières de réagir. (P. 35.)

Devant la multiplicité des manières de joindre le marché du travail, un certain nombre de questions se posent qui ne trouvent pas de réponse dans le matériel contenu dans l'Enquête sur l'activité. (P. 42.)

En d'autres endroits, Gauthier montre bien la précarité de ses conclusions en formulant des questions auxquelles elle n'a pu répondre, ou en utilisant le conditionnel. C'est tout à son honneur de ne pas chercher à faire dire aux chiffres plus qu'ils ne peuvent, mais l'honneur n'arrive pas à cacher le handicap!

On finit aussi par remarquer un procédé qui, employé de façon répétitive, émousse l'intérêt. Au début de chaque chapitre, l'auteure donne un résumé de ses conclusions. Nul doute qu'on facilite ainsi la compréhension; le lecteur connaît le point d'arrivée et suivra la démonstration sans heurt. Cependant, cette précaution diminue le plaisir de la découverte: une fois les conclusions dévoilées dans leurs grandes lignes, leur développement amène une impression de déjà vu.

Bref, le livre de Madeleine Gauthier traite d'un sujet actuel des plus pertinents, mais peut-être eût-il mieux valu se contenter d'un rapport moins ambitieux, visant davantage à décrire la situation présente avec tout ce qu'elle comporte de courte vue et d'imprécision.

Jean-Pierre DESLAURIERS

*Département des sciences humaines,
Université du Québec à Chicoutimi.*

Ronald GAREAU, *Travailler pendant les études au cégep, rapport d'enquête*, Montréal, Collège Ahuntsic, 1990, 53 p.

Au cours des années quatre-vingt, combiner études et emploi s'est accentué de façon significative chez les 15-19 ans. Les jeunes travaillent-ils par nécessité? Si oui, pourquoi est-ce plus nécessaire qu'auparavant? Serait-ce plutôt l'appât de la consommation ou un plus grand désir d'autonomie qui entre en ligne de compte?

Il fallait quelques monographies, portant plus particulièrement sur les cégeps où le problème se pose avec plus d'acuité, pour apporter des réponses à ces questions. C'est l'objectif qu'a poursuivi Ronald Gareau, professeur de sociologie au collège de Ahuntsic, en interrogeant 472 collégiens et collégiennes. Il a d'abord supposé que c'est la sollicitation du monde de l'entreprise qui les inciterait à travailler, celui-ci trouvant en eux une main-d'œuvre attrayante à plus d'un point de vue. Paul OSTERMAN avait déjà formulé semblable hypothèse quant à la segmentation du marché du travail. (*Getting Started, the Youth Labor Market*, 1980.)

Les résultats de l'enquête n'infirmen ni ne confirment cette idée. Ils démontrent que les jeunes désireux de travailler le font pour satisfaire à trois types de situations: la totalité des besoins essentiels pour ceux qui ont quitté leurs parents ou ceux qui ne peuvent attendre

d'aide de leur part, et une partie des besoins essentiels pour certains. C'est moins du tiers des cégépiens qui travailleraient pour se payer des produits de luxe ou pour d'autres raisons. Chose étonnante, la participation au travail se retrouve dans toutes les classes sociales. Les jeunes appartenant à celles de revenu élevé sont pratiquement aussi nombreux que ceux des couches de revenu moyen ou faible.

Cette enquête vient démolir quelques mythes entourant, par exemple, le travail et la studiosité. Elle mériterait qu'on la poursuive pour saisir encore mieux dans quelle mesure le désir d'autonomie pourrait s'ajouter aux motifs de travailler pendant les études, les jeunes préférant assumer leurs besoins même quand la famille pourrait y voir. Il en résulterait une meilleure connaissance de cette génération qui a vécu plusieurs changements dans les modes de vie, dès les premières étapes de sa socialisation: la société de consommation, la famille de plus en plus petite et de forme variable, voilà autant de conditions qui peuvent fonder la thèse du besoin d'autonomie aussi bien que celle de la nécessité.

Madeleine GAUTHIER

Institut québécois de recherche sur la culture.

Yves GINGRAS, *Les origines de la recherche scientifique au Canada. Le cas des physiciens*, Montréal, Boréal, 1991, 299 p.

Quiconque s'intéresse à l'histoire des pratiques scientifiques en contexte canadien et québécois ne trouve malheureusement pas encore beaucoup d'ouvrages sur le sujet. Voilà pourquoi ce livre arrive bien. Il invite à la compréhension d'une genèse particulière, celle de la collectivité des physiciens, véritable communauté souche, selon l'auteur, de l'incitation à la recherche dans la plupart des sciences dites exactes. Inspiré des travaux de Bourdieu, de Passeron et de Boltanski, l'argument central, fondé sur une solide documentation historique, entend que trois étapes furent historiquement nécessaires pour que les physiciens naissent comme groupe et se différencient graduellement. D'abord, l'émergence: observable entre 1850 et le début du vingtième siècle, elle est un phénomène de génération au sens où l'activité strictement pédagogique des pionniers est, par le jeu de divers facteurs, supplantée dans l'espace universitaire par la pratique autrement plus dynamique de la recherche. Ensuite, l'institutionnalisation: advenant entre 1900 et 1920, elle permet au nouveau groupe de se doter de structures qui faciliteront non seulement la production de son savoir, mais aussi l'importante reproduction de ses effectifs. Enfin, la constitution d'une identité sociale de type disciplinaire (association scientifique) ou professionnel (corporation): pendant les années trente, quarante et cinquante, les physiciens canadiens démontrent leur capacité à se faire reconnaître en tant que communauté savante distincte. Du même élan, ils acquièrent une visibilité fort avantageuse dans la défense de leurs intérêts devant les autres praticiens de la science, devant aussi plusieurs catégories d'acteurs économiques et politiques.

L'auteur excelle, par de nombreux détails, à faire ressortir les dimensions conflictuelles inhérentes à ces étapes. Gains importants, mais aussi échecs et reculs, se sont produits simultanément, à la fin du siècle dernier ou au début du suivant, et cela n'a pas été sans créer